

L'UNION FRANÇAISE



ORGANE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS DANS L'URUGUAY

JOURNAL DU SOIR

Rédaction et Administration
Rue 25 de Mayo n° 18

Toutes les lettres et communications doivent être
adressées à la Rédaction

Gérant: M. Planté

Prix de l'abonnement
Année: 12.00
Six mois: 6.00
Trois mois: 3.00
Un an: 10.00
Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Mme Jacques Stern

Le télégraphe nous a annoncé il y a quelques jours la mort de Mme Jacques Stern plus connue dans le monde des lettres et des arts, sous le nom de Sophie Croisette, une des plus pures personnalités de la beauté et de l'art français.

Dès le mois d'août 1883, elle avait abandonné la scène de la Comédie française pour devenir la femme de M. Jacques Stern riche banquier parisien qui l'aimait sincèrement, et ce fut au milieu des regrets universels.

Elle avait alors trente huit ans, et sa beauté était dans toute sa radieuse splendeur. Tous ceux qui l'ont connue dans les premières années, se rappellent encore le frisson d'admiration qui l'accueillait quand elle fit son entrée si sensationnelle, sur la scène de la Comédie française. Belle, certes elle l'était à ravir. Mais aurait-elle un talent égal à son charme vainqueur? La chronique du temps, c'était en 1869, disait la débutante et peut-être les opinions allaient-elles se partager.

Elles furent unanimes. Hest bon de dire que Mlle Croisette avait tout fait pour mettre le monde théâtral sur le qui-vive. Née à St. Petersburg en 1817, elle comptait donc alors vingt deux ans.

Mais elle n'avait pas dissipé ses premières années, en amusements puérils. Après avoir, à tout événement, pris un brevet d'institutrice, elle s'était résolue de se consacrer à l'art classique. Elle s'y consacra toute entière. Bressant des son entrée au Conservatoire avait deviné ses rares qualités de comédienne. Elle ne se contenta pas d'un accessit, elle voulut un premier prix, elle l'obtint.

Plusieurs grands théâtres se la disputèrent. Elle refusa les offres du Boulevard, si tentantes qu'elles fussent, celles de l'intelligent directeur du gymnase qui était alors M. Montigny.

D'emblée les portes de la maison de Molières, s'ouvrirent devant elle. Elle était promise socialement le 1er avril 1873. Successivement elle était appelée à jouer dans «l'Eté de St. Martin», de Meilhac et Halévy, dans «Jean de Tomoroy» d'Augier et Sandeau, et son talent acquiesça bientôt une maturité, qui lui permettait de révéler en toute indépendance, son tempérament personnel.

Elle s'affranchissait des conventions scéniques, pour devenir tout à fait elle-même. Elle donna par l'audace passionnée de son jeu. Son succès dans le «Sphinx» d'Octave Feuillet la révéla sous l'aspect d'une comédienne moderne, livrée en dépit des traditions classiques, au libre développement de sa propre originalité.

Le répertoire d'Alexandre Dumas fils, trouva en elle une interprète supérieurement vraie, dans «l'Eté d'été», une Duchesse de Septimont, absolument incomparable. On l'avait acclamée dans le «Hémion», elle dépassa l'attente des plus optimistes dans «les Fourchambourts».

Un état à la fois frôlé et subjugué, par la souplesse, la grâce, la vivante action avec lesquelles l'actrice toujours en travail et en progrès s'adaptait aux rôles les plus divers, affrontant tous les contrastes avec un égal bonheur. Il y eut un cri de surprise, quand elle osa succéder à Sarah Bernhardt, dans la princesse Glorinde de l'«Aventurine». Elle tint avec éclat la gaie, sans cesser d'être elle-même. Sa dernière création fut Lionelle de «la Princesse de Bagdad». Elle y fut de tout point admirable.

A. Crégut.

Loteries et Assurances

(Suite)

Que ceux qui s'étonnent de ne pas voir sortir un numéro qu'ils poursuivent depuis dix ans prennent patience et se consolent en songeant que rien n'est plus naturel ni plus mathématique. Pour mettre leur l'œil d'accord avec la durée de l'existence, il faudrait au moins qu'ils jouassent chaque semaine six entiers pendant 32 ans.

Alors, à compter qu'ils aient été favorisés d'une chance moyenne, «régulière», comme on dit, ils auront, dans le même intervalle,

PAUL SAUNIÈRE

LE LIEUTENANT AUX GARDES

le suivit, après avoir pris la précaution de se barbouiller de poussière pour atténuer l'apparence de santé qui resplendissait sur son visage.

Les deux buveurs étaient toujours à la même place dans la salle basse. Ils s'aperçurent du changement de costume qui s'était effectué, car ils se regardèrent avec étonnement par un mouvement simultané.

Michel n'y prit pas garde et sortit. A peine était-il dans la rue que l'un de ces deux hommes se leva, accourut sur le seuil et le regarda s'éloigner.

Attends-moi, dit-il à son camarade en disparaissant à toutes jambes. Pendant ce temps, vêtus des haillons qu'il avait empruntés, son frère déshabillé rabattu sur les yeux, Michel se dirigea vers le couvent des Dames-Blanches et se faufila

dépensé 50.000 piastres et reçu \$ 37.500. La différence, de \$ 12.500, constitue le bénéfice de l'institution.

C'est pas la perte de cet argent que je veux déplorer. Il sert à l'entretien d'un hospice qui serait d'ailleurs nécessaire à la subventionner sous une autre forme. Les intérêts n'en sont pas non plus entièrement perdus pour nous, puisqu'ils se capitalisent au ciel.

Mais l'intérêt que nous perdons sans retour, c'est celui des piastres que nous laissons peu à peu couler de nos mains, d'un geste irréfléchi. Savez-vous combien le montant de six billets entiers, mis de côté chaque semaine et placés chaque année à 5 o/o produit, avec les intérêts composés, au bout de 32 ans? Exactement \$ 121.339!

Cent vingt trois mille piastres que nous apportons l'épargne, au lieu de trente sept mille que nous laissons la loterie: voilà un parallèle qui peut se passer de l'éloquence de l'Épique.

Retenons de cette somme les \$ 12.500 que réclame la charité, il reste encore en faveur de l'épargne un bénéfice minimum de six soixante mille piastres.

Je dis minimum. Car l'assurance doit être d'épargne garantie contre tous les risques, y compris les mauvaises affaires et la mort, capitalise les primes à un taux supérieur au 5 o/o.

Un n'espère pas toujours dans la loterie \$ 50.000. Mais supprimez un ou deux zéros, vous ne changez pas la démonstration. Cinq piastres placées rue Cerrito 97 donnent droit à trois piastres soixante quinze de probabilités, et une piastre vingt-cinq d'indulgences. Placée rue Zabala 166, la même somme se double pour vous, ou se décuple pour vos héritiers.

III

Si l'épargne nous était offerte, comme la loterie, à chaque instant du jour et de la nuit, à chaque pas de nos courses et de nos promenades, avec la même insistance, la même insinuation, tous les habitants de l'Uruguay jouiraient d'une petite fortune. Calculez le urainge d'argent opéré depuis un demi-siècle par la loterie, admettons les milliards de réaux qui sont sortis de milliers de poches pour aller, dans celles de quelques privilégiés former un linot bien vite exporté, et capitaliser les intérêts de cet argent. Vous obtiendrez une somme si extraordinairement élevée qu'elle suffirait à mettre en valeur, à outiller, à enrichir un pays dix fois plus grand que l'Uruguay.

On a tort de dire que la France est riche: il faut dire qu'elle est économe. Les ruineaux y font des rivières, les centimes des francs, les francs des millions. La modeste Caisse d'épargne, le placement le moins avantageux qui soit, constitue, malgré la modicité de l'intérêt, par la seule raison qu'il s'accumule, un formidable capital. C'est une bourse de neige que le plus puissant des États financiers a peine à remuer aujourd'hui.

Mais la France est économe parce qu'elle ne connaît pas la loterie. On ne saurait donner ce nom ni aux tirages des valeurs à lots, simple piment de l'épargne, ni aux tombolas de nos Expositions, sorte de boniment qui amuse tout le monde et ne trompe personne. L'heureux gagnant de la loterie française n'est pas, comme ici, un spéculateur. Il s'agit d'un premier d'une chance qu'il n'avait pas escomptée. Il reçoit le gros lot ainsi qu'un regain d'un héritage imprévu, le place en bonnes valeurs et attend dix ans pour racheter un autre billet.

Quant aux perdants, ils ne sont pas, comme ici, déçus et découragés. Ils n'ont rien perdu d'ailleurs. Ils n'ont fait que payer un franc une chronique amusante, l'histoire d'un aubaine colossale et d'un abusivement sans pareil. Au lieu de finir, comme ici, par des soupçons, la loterie finit là-bas par des chansons:

Sont-ils veinards,
Tous ces Bidards!
(à suivre).

A. T.

A demain

(Suite)

Le lendemain en se rendant à son pieux pèlerinage la pauvre infortunée aperçut un papier plié parmi les fleurs dans la veille elle avait ouvert le tombeau. Elle le prend

dans le groupe des pauvres gens qui attendaient l'heure où devait tomber pour eux la main du ciel.

Nul ne prit garde à lui et ne s'avisa qu'un nouveau venu s'était glissé dans leurs rangs.

Un mouvement qui se fit parmi eux, annonça à l'entrepreneur serviteur que les portes allaient bientôt s'ouvrir.

Le groupe se resserra de plus en plus et se rapprocha insensiblement du couvent.

Michel suivit le flux, s'assit sur une borne, se croisa les bras, et, les yeux fixés à terre, se prit à ramener le moyen de pénétrer jusqu'à Blanche.

Il ne savait pas que la jeune fille assistait en personne à ces distributions de vivres, et il le savait.

Il était même tellement absorbé dans ses réflexions qu'il ne vit pas venir à lui une troupe de quatre hommes, à la tête desquels se trouvait le comte de Valencé.

Celui-ci s'approcha des mendians, qu'il dévisagea l'un après l'autre jusqu'à ce qu'il reconnût Michel.

En l'apercevant il fit un signe. Les quatre hommes se ruèrent sur le pauvre désolé, le baillonnèrent en un clin d'œil et l'enlevèrent sur leurs épaules, en dépit des efforts violents qu'il tentait pour se dégager.

Ses compagnons de misère, témoins de cet enlèvement, firent un mouvement pour s'y opposer, mais le comte qui avait prévu cet incident, les arrêta d'un geste.

— Ce n'est pas un de vos amis, dit-il; c'est

et lit avec un trouble inexprimable et une profonde émotion:

Sous ce gazou, sous cette pierre,
Où chaque jour tu viens t'asseoir,
J'entends tes soupirs, ta prière,
Mais hélas! je ne puis te voir...

Ah! si bravant la douleur tu te plonge
La mort qui m'arracha de tes bras caressants
Tu goûtais du sommeil les charmes bienaisants,
Au même instant je t'apparais en songe.

Lapauvre mère relit vain ce billet cherchant à reconnaître qu'elle est la main qui l'a tracé. Les deux derniers vers surtout frappèrent son imagination: cette promesse!

Au même instant je t'apparais en songe. Elle l'accueillit avec une joie qui illumine sa figure d'une expression rayonnante. 1833; elle appelle le sommeil et à peine couchée, elle s'endort profondément. Son jeune Hector lui apparaît au milieu d'un essaim d'anges riant et gracieux; elle le couvre de baisers, puis il s'échappe pour revenir encore voltiger autour de son front. Où quelle nuit ravissante passa la pauvre mère, sous le charme de cet apparition.

La bienfaisante influence d'un sommeil réparateur la retint au lit longtemps après l'heure à laquelle elle se rendait au cimetière. Et s'éveillant à la fois elle eut à la tombée son fils aimé, mais elle y resta peu car il y avait foule; c'était un dimanche. Le lendemain matin, après une nuit pénible et agitée, elle se trouva à cinq heures au funèbre rendez-vous et fut surprise de trouver un second billet renfermant ces vers:

Lorsque tu traces de ta main
Ces mots si touchants: A demain...
Tu me promets ma tendre mère,
De venir lit chaque jour;
De déposer sur cette pierre
Un souvenir de ton amour.

Mais tu ne promets point de devancer l'avance,
Et de te priver du repos.
Qui seul peut adoucir les maux
Et le chagrin qui te dévore.
Ces vers te sont pour ton fils!
Hélas! ton courage et repris tes esprits
Si bientôt ta force succombe
Au poids affreux de tes douleurs
Qui donc, après toi, sur ma tombe
Dis-moi, viendra-t-elle des fleurs?

Eperdue, elle se demande vainement encore qui peut être l'auteur de ces touchantes surprises.

Mais l'idée exprimée dans les derniers vers l'impressionne surtout:

Qui donc, après toi, sur ma tombe
Dis-moi, viendra-t-elle des fleurs?

Elle comprend qu'elle doit se consacrer pour écrire la mémoire de son fils; elle obéira au conseil que lui-même semble lui donner, et se résout de la nature lui inspirer le courage et fait succéder la résignation à la sombre mélancolie qui la dévore.

H.B.D.

Confiteria Impérial

Vendredi dernier a eu lieu dans les salons de la Confiteria Impérial, le dîner offert par le propriétaire M. Gardey à M. Pades, directeur du collège Carnot, pour sa fête; une table luxueusement ornée, et encore plus magnifiquement servie, attendait vers 7 h 1/2 du soir, les invités qui, au nombre d'une vingtaine environ prirent punctuellement leur place autour d'elle. Cuisine succulente, vins de premier ordre, gâteaux exquis, tel fut en résumé le menu de ce petit festin de Balzar auquel tous les convives ont fait l'honneur.

Du reste la Confiteria Impérial n'est pas une inconnue pour nous; son propriétaire M. Gardey, a tenu pendant plusieurs années, avec M. Olympio Mialli, la confiterie (si favorisée des gourmets) du Jockey Club. Il s'est séparé il y a quelques mois de son associé, pour s'installer personnellement dans la rue 18 juillet 186, où il a déjà prouvé qu'il était capable de voler de ses propres ailes.

Ses félicitations bien sincères à l'aimable et distingué propriétaire de la Confiteria Impérial.

Un coquin qui s'est glissé parmi vous pour pénétrer dans le couvent, au risque d'en faire à jamais fermer les portes et de vous priver ainsi d'une ressource précieuse.

Les plus matins se calmèrent aussitôt. Pendant ce temps, on entraînait Michel vers une voiture qui stationnait au coin de la rue la plus proche, et que le comte rejoignit à son tour.

Puis le carrosse s'ébranla bruyamment.

XVIII

UN REGARD SUR LE PASSÉ

Douze jours étaient écoulés depuis que le marquis de Tourville était arrivé à Nantes pour y rejoindre le comte de Valencé et tenir la parole qu'il avait donnée à Renaud. On y qu'il ne conservait plus aucun doute sur sa parenté avec le lieutenant, depuis qu'il était allé à Montreuil. Bien qu'il n'eût aucune adresse précise, il n'éprouva pas la moindre difficulté à trouver la demeure de Pierre Trochu.

Il commença par interroger Pierre sur Châteauneuf, sur les environs, et comme celui-ci fournit de lui-même, à cet égard, tous les renseignements désirables, comme il lui dépeignit avec une exactitude minutieuse la ferme qu'il habitait, ce premier point fut rapidement éclairci.

Sans dire à Madeleine ni à son mari quelles raisons le faisaient agir, il leur fit comprendre que l'intérêt du baron de Franche-

terre était en jeu, et que, de leur franchise, dépendait peut-être son avenir.

Ceux-ci n'avaient aucun motif de cacher la vérité. Tous deux, ils fournirent des dates précises, depuis le jour où l'enfant leur avait été confié, jusqu'à celui où Madeleine l'avait laissé à Joigny entre les mains de son père.

Après ce qu'ils lui racontèrent en peu de mots de l'histoire de Renaud, la date à laquelle il avait été déposé chez M. de Pardaillan correspondait exactement avec celle où Madeleine l'avait formellement abandonné; la corbeille où il était couché était bien aussi la même que celle où elle l'avait placé de ses propres mains.

Elle lui dit enfin dans quelles circonstances elle avait retrouvé le gentilhomme, et comment elle l'avait reconnu au médaillon qu'il portait.

Ainsi, demanda le marquis, vous avez vu, chez vous, la mère de M. de Franche-terre?

— Plus de vingt fois.

— Vous a-t-elle dit qu'elle fut sa mère?

— Non; mais il est de ces choses qu'on devine et qu'on ne demande pas.

— Et cette femme, dites-vous, ressemblait au portrait contenu dans ce médaillon?

— A ne pouvoir s'y méprendre.

— Je vous remercie, mes amis, fit le marquis en se levant, c'est tout ce que je voulais savoir.

A ces mots, il se leva. Déjà même, il se disposait à s'éloigner, quand il se ravisa.

— Qui vous avait remis cet enfant? demanda-t-il.

— Son père.

loirs de la Chambre, leur lassitude et leur répugnance; je n'en avais pas encore vu un seul se débarrasser aussi promptement par-dessus la barrière. Pendant toute la durée d'une législature, ils affirmèrent, ils proclamèrent leur inébranlable résolution de ne plus se représenter.

Ils racontèrent à qui veut, et même qui à ne veut pas les entendre, qu'ils en ont assez, qu'ils en ont trop, qu'ils passeront la main. Les élections générales arrivent et leur langage change; loin de jeter leur mandat aux orties, ils font les plus héroïques efforts pour le conserver et s'emparent contre ces mauvais citoyens qui veulent pratiquer à leur dépens le classique «ôte-toi de là que je m'y mette».

M. Rivals n'a point fait retentir de ses lamentations les échos de la Chambre; il n'a point fatigué ses collègues de l'étalage de son dégoût; à aucun moment il n'a posé pour l'Atlas qui, portant un monde, s'en trouve surchargé; mais s'étant aperçu très vite de la vanité du parlementarisme, il a renoncé à ses pompes et à ses œuvres. Probablement couronné par tant de preuves d'impuissance, comprenant qu'il serait mieux de rendre quelques services dans son arrondissement, il a rédigé sa lettre de démission. La remise au président, a serré, quelques mains amies, et, secouant la poussière de ses bottines sur le seuil du Palais-Bourbon, a repris le plus simplement du monde le chemin qui mène à la paix des champs, aux douceurs de la retraite, au soleil vivifiant et joyeux.

«Je suis, a-t-il dit, un brave homme.» Nul ne le conteste dans le milieu qu'il abandonne; je suis certain que tout le monde en tombe d'accord à Castelnaudary. Je ne veux ajouter à cet éloge qu'un tout petit mot: M. Rivals est un sage.

Paul Bosq.

Casino Oriental

Onx, ses lions et ses ours.
Les Lust-ys, acrobates prodigieux;
Les Mariani, danses chassiques;
Mlle Syria, chanteuse comique
Mlle Hecette, chanteuse et ballerine,
Mlle Mary Onx, et ses chiens savants.
Biographie, Vues excentriques.

Hier, les Lust-ys ont obtenu un grand succès. Doués d'une force extraordinaire leurs exercices ont mérité les applaudissements que leur a prodigué la salle entière. Un bravo à la Direction.

L'AUBÉPINE

Si j'aime à vulgariser les propriétés curatives des végétaux de Provence—et d'autres lieux—c'est généralement en souvenir de l'excellente femme qui m'initia, à sa façon, à la botanique médicale indigène, en me citant les vertus d'un tas de remèdes des champs.

Si je viens aujourd'hui vous parler de l'aubépine, amis lecteurs, ce n'est point ma pauvre tante Thérèse l'ignorante qui m'inspire; c'est un savant très haut coté à la bourse de la thérapeutique officielle, M. le professeur Jennings.

L'après cet éminent praticien, la teinture de semences d'aubépine (non partie de semences fraîches pour trois parties d'alcool), administrée à la dose de dix à quinze gouttes par jour en une seule prise, exercerait sur le cœur une action tonique des plus manifestes.

Dans une cinquantaine de cas de lésions cardiaques non compensées qu'il a eu l'occasion de traiter par l'usage plus ou moins prolongé de ce médicament, M. Jennings, a toujours obtenu une amélioration notable se traduisant par la diminution de fréquence des pulsations, en même temps, augmentait d'énergie, et par la cessation du gonflement des membres inférieurs.

J'ai à soigner, en ce moment, un pauvre cardiaque dont le pouls bat souvent la breloque et dont les jambes sont, depuis trois mois semblables à des barils; son état n'a été amélioré ni par la digitale, ni par le strophanthus, ni par la caféine, ni par la sparteine, ni par la theobromine, ni par les autres spécifiques classiques des maladies du cœur: Je vais le mettre à la teinture de semences d'aubépine.

—En êtes-vous sûr?

—Oh! s'écrierait à la fois Pierre et Madeleine, c'est lui-même qui nous l'a dit.

—Connaissez-vous le nom de ce gentilhomme?

—Pas du tout. Nous ne songions pas à nous en informer. Nous l'aurions certainement appris s'il n'avait pas eu la précaution de nous faire quitter le pays.

—Mais vous pouvez du moins me faire son portrait?

—Sans doute. C'était un fort beau cavalier grand et bien pris, âgé de vingt-quatre ans, environ, bien que sa barbe le vieillit un peu. Il était blond, avait de grands yeux bleus, et nous sembla être homme de guerre.

—N'avait-il aucun signe apparent, aucune cicatrice?

—Rien. Ses mains étaient blanches et soignées, ses vêtements élégants, ses armes remarquables, il avait surtout une épée d'une richesse exceptionnelle. La poignée était d'or finement ciselée, et portait sur sa garde les fleurs de lis de France.

—Ainsi, jamais avant cette époque vous n'aviez vu ce cavalier?

—Jamais. Du reste, nous étions à ce moment si pauvres et si misérables, que nous nous montrions guère, et ne prêtions pas grande attention à ce qui se passait autour de nous.

—Est-ce tout ce que vous savez?

—Absolument tout; oui, monsieur le marquis.

—Etes-vous prêt à en témoigner au besoin.

Importancia para las personas sordas

Los Tympanos artificiales en oro, del Instituto Holbeke, son reconocidos los únicos eficaces contra la sordera, radica en la ezebra y las orejas. Un fondo permanente, sostenido por donaciones de pacientes, agradece, autoriza dicho Instituto a mandarlos gratuitamente a las personas que no pueden procurárselos. Diríjase al Holbeke's Institute, Kenway House, Earle's Court, Londres W. Inglaterra.

aubépine. Je vous dirai plus tard si cette nouvelle médication mérite les encouragements qui lui ont été donnés par la «Semaine médicale» et l'«Union pharmaceutique». Dans l'attente de ce bon résultat; laissez-moi vous dire le peu que je sais de l'aubépine avant la communication de M. Jennings.

Pour moi, le postique arbrisseau des haies nommé «crataegus oxyacantha» par les botanistes, aubépine ou épine blanche par les simples citoyens de France et poirelle ou perrière par les petits villageois de Provence, constituait un végétal assez riche en tannin.

J'étais d'avis qu'on pouvait préparer, avec ses jeunes rameaux et ses feuilles élégantes, une tisane utile contre les débordements intestinaux; je pensais que la même boisson astringente et modératrice, assez agréable pour être bue sans sucre, pourrait être obtenue en faisant bouillir dans un pot de terre (je dis de terre et non de fer) une poignée de ses petits fruits, rouges, à pulpe molle, douceâtre et aigrelette, qui restent longtemps adhérents à ses branches épineuses, pour la plus grande joie des gamins et le plus grand régal des merles.

Je savais encore que les huiles d'aubépine contenaient un élément nutritif fécalent, avec un condiment digestif semblable à celui des pommes, l'acide malique.

J'avais noté enfin que les fruits de corail de l'aubépine succédaient à des fleurs de neige, disposées en gracieux corymbes, embellissant l'air quand vient avril et fleurant suavement tant que dure mai.

Ici finissait la somme de mes connaissances en matière d'aubépine.

N'ayant plus rien dans mon sac, l'idée m'est venue de puiser dans le sac d'autrui; c'est pourquoi j'ai demandé à ma cuisinière Maria, qui excellait dans les plats parfumés et qui fait des beignets exquis avec des fleurs d'aracée, si elle ne connaîtrait pas quelque application des fleurs d'aubépine à l'alimentation délicate.

Flatté de ma question, Maria a paru surprise de mon ignorance. «Monsieur ne sait donc pas, m'a-t-elle dit, que l'aubépine ne vaut rien dans une cuisine, que son odeur est funeste à la viande et qu'elle corrompt le poisson en un clin d'œil».

Si quelque lecteur peut m'indiquer l'origine de cette croyance, venue des Pyrénées avec mon conlon-bien, je lui serai fort obligé et je la publierai bien volontiers dans la deuxième édition, revue et augmentée, de mon «Dictionnaire de la Table», au chapitre des «éprouvés alimentaires».

Chaque province les sient: nombre de Provençaux ne croient-ils pas qu'ils risqueraient de s'empoisonner s'ils mangeaient un artichaut à la poirade, après avoir bu une tasse de lait de chèvre?

Dr. F. B.

Servicio tlográfico

DE L'UNION FRANÇAISE

Paris, 25.—«Le Journal» a publié ce matin le mot qui pousse l'étudiant russe Vera Gelo à tirer un coup de revolver sur M. Deschanel et dont fut victime son amie A. Zalanine.

Vera Gelo, dit «Le Journal» résidait à Gerny et fut soupçonné d'espionnage par les bilibiles réfugiés dans cette ville. Un soir ceux-ci pénétrèrent dans son domicile et la trouvèrent livrée à ses études. Ils la déshabillèrent et la fouettèrent d'une façon horrible. Vera Gelo remit de ses blessures, émigration Paris et c'est là qu'elle crut reconnaître en la personne de M. Emile Deschanel le chef de ceux qui l'avaient flagellée jusqu'au sang.

—Nous l'avons déjà dit au baron de Franche-terre.

—Bien, mes amis, je vous remercie. Cette fois, M. Tourville s'éloigna. Il ne doutait plus que Renaud fut cet enfant autour duquel se réunissaient tant de preuves convaincantes. Il quitta Paris sur-le-champ et se dirigea vers Nantes. Renaud avait été jeté en prison la veille.

Le marquis avait conçu, chemin faisant, un soupçon qu'autorisait ses défiances. Il s'était rendu sur-le-champ auprès de M. de Valencé et n'avait pu s'empêcher de remarquer le trouble violent qui s'était emparé du comte.

Le même soupçon qu'avait conçu M. de Tourville, parut aussi venir au père de Blanche. On se rappelle avec quelle précipitation il avait lancé sur la route de Paris un exprès qui n'était pas encore de retour.

En attendant, et, pour dissiper les ténèbres qui, tout à coup, venaient de l'envelopper, il sollicita du cardinal l'autorisation de faire une visite domiciliaire au logis de Renaud.

Richelieu feignit d'y consentir à contre-cœur, mais accorda d'autant plus volontiers cette permission, qu'il espérait lui-même en tirer quelques éclaircissements.

